

## Formentera

*En el marco de una investigación, el sargento Bevilacqua de la guardia civil se traslada a la isla de Formentera con una parte de su equipo para esclarecer una muerte sospechosa*

En lugar de salir despavoridos hacia Ibiza le propuse a Eva ir a tomar un café a un sitio agradable que no estuviera muy lejos.

—Subamos a La Mola. Y de paso os enseñe el faro.

De nuevo, el trayecto duró tan sólo unos pocos minutos. La subida era agradable, entre la densa vegetación que tapizaba la falda de aquella elevación de poco menos de doscientos metros que marcaba la cota superior de la isla. Sobre el altiplano que la coronaba había un pueblo, Pilar de la Mola, que se veía vacío y apacible bajo la poderosa luz del mediodía. Había que hacer un esfuerzo para recordar que estábamos en noviembre: la temperatura no bajaba mucho de los veinte grados y aquel sol y aquel aire transparente hacían pensar en un eterno verano. Al bajar del coche, junto al faro que se alzaba en el extremo oriental de aquella pequeña meseta y de la isla, el viento nos recordó en seguida la estación, aunque tampoco suponía una excesiva molestia.

El faro era hermoso, como todos los faros, aunque hacía tiempo que no lo encalaban. Junto a él había una pequeña casa, la residencia del farero en tiempos, supuse, y me pregunté si aún la ocuparía algún funcionario de aquel cuerpo que según me dijo uno de los pocos que quedaban, y al que conocí durante una investigación en Almería, se había declarado ya a extinguir. Aquella mañana allí no había nadie; una vez más sólo Eva, Arnau y yo. Al fondo se veía el horizonte azul del Mediterráneo. Eva propuso que fuéramos hasta el acantilado.

—Aquí es bastante respetable.

Lo era : los casi doscientos metros de caída a pico al agua producían una rotunda impresión. Eva reparó en cómo se quedaba mi mirada prendida a la línea del mar y a la distancia que marcaba. Siempre me ha gustado escudriñar ahí, en el límite que le impone la curvatura de la Tierra, en esa raya que el ser humano ha soñado con traspasar desde que es humano y, por tanto, esclavo irremediable de sus sueños.

—En el Cap de Barbaria también hay una buena altura y una buena vista, y otro faro. Quizá más bonito que este. Más solitario aún.

—Quedará para otra visita, me temo —dije—. ¿Vamos por ese café?

Al volver al coche me fijé en un monolito que se levantaba cerca de la explanada del aparcamiento. Se lo señalé a nuestra anfitriona:

—¿Y ese monolito?

—Está dedicado a Julio Verne —dijo—. Sacó la isla en una novela.

—Es cierto —recordé de pronto—. Hector Servadac.

Eva me miró con asombro.

—Increíble, mi subteniente. Es usted la primera persona con la que me tropiezo que no es de Formentera y se sabe el título del libro.

## Formentera

*Pour les besoins d'une enquête, le sergent Bevilacqua de la garde civile se rend à Formentera avec une partie de son équipe afin d'élucider une mort suspecte*

Au lieu de partir au plus vite vers Ibiza, je proposai à Eva d'aller prendre un café dans un endroit agréable à proximité du lieu où nous étions.

—Montons à La Mola. Et en passant, je vous montre le phare.

Le trajet ne dura à nouveau que quelques minutes. La montée était agréable, au milieu de la végétation dense qui tapissait le versant de cette hauteur d'un peu moins de deux cents mètres et qui était aussi le point culminant de l'île. Sur le plateau qui la couronnait, il y avait un village, Pilar de la Mola, qui paraissait vide et paisible sous la puissante lumière de midi. Et il fallait faire un effort pour se souvenir qu'on était en novembre : la température ne descendait pas beaucoup en dessous de vingt degrés et le soleil et l'air transparent faisaient penser à un été éternel. En descendant de la voiture, près du phare qui se dressait à l'extrémité orientale de ce petit plateau et de l'île, le vent nous rappela tout de suite quelle était la saison, même s'il n'était pas excessivement gênant.

Le phare était joli, comme tous les phares, même s'il n'avait pas été blanchi depuis longtemps. Tout près il y avait une petite maison, autrefois le logement du gardien, supposai-je. Je me demandai si elle pouvait encore être occupée par un employé. D'après ce que m'avait dit un des derniers gardiens qui restaient, rencontré lors d'une enquête à Almería, le métier était sur le point de disparaître. Ce matin-là il n'y avait personne une fois encore sauf Eva, Arnau et moi. Au fond, on voyait l'horizon bleu de la Méditerranée. Eva nous proposa d'aller jusqu'à la falaise.

—C'est plutôt joli ici.

C'était vrai : les presque deux cent mètres de descente à pic produisaient une impression étonnante. Eva remarqua que mon regard restait accroché à la ligne d'horizon et à la distance qu'elle représentait. J'ai toujours aimé scruter cet endroit-là, la limite qu'impose la courbure de la Terre, cette ligne que l'être humain a toujours rêvé de franchir depuis qu'il est humain et qui le rend, par conséquent, irrémédiablement esclave de ses rêves.

—Au Cap de Barbaria il y a aussi une bonne hauteur et une bonne vue; et il y a également un autre phare. Plus joli peut-être que celui-ci. Encore plus solitaire.

—Ce sera pour une autre fois, j'en ai peur —dis-je—. Je remarquai un monument près de l'esplanade sur laquelle la voiture était garée. Je le signalai à notre accompagnatrice :

—Et ce monument ?

—Il est consacré à Jules Verne —dit-elle—. Il a parlé de l'île dans un roman.

—C'est vrai —cela me revins soudain—. Hector Servadac.

Eva me regarda étonnée.

—Incroyable, mon sous-lieutenant. Vous êtes la première personne que je rencontre qui n'est pas de Formentera et qui connaît le titre du livre.